

compte approximativement de la quantité des objets qu'il faudrait emporter, et l'on alla chez un layetier acheter de grandes caisses en nombre suffisant pour procéder à l'emballage de ce que l'ex-valet de chambre appelait "les bibelots de M. Fabrice."

Laurent vidait les tiroirs de tous les meubles, et Claude entassait avec beaucoup d'ordre et de méthode leur contenu dans les récipients fournis par le layetier.

Tout allait être fini.

Il ne restait plus à remplir qu'une seule caisse destinée à contenir les fusils, les sabres de cavalerie, les fleurets, les épées anciennes et modernes, formant des panoplies dans le salon et dans la chambre à coucher de Fabrice.

—Etes-vous fatigué ? demanda Laurent à son actif collaborateur.

—Fatigué ! répéta Claude, et de quoi donc ? Jamais de la vie !... C'est un ouvrage de jeune demoiselle que nous faisons là.

—Eh bien alors, chargez-vous de la dernière caisse, tandis que j'irai chercher une voiture...

—Ça va...

—Vous aurez soin, n'est-ce pas, d'envelopper les armes avec de vieux linges... En voilà plus qu'il n'en faut.

—Soyez tranquille, ça me connaît...

Laurent, parfaitement tranquille, en effet, sortit en laissant Claude achever sa besogne.

L'ex-marin se mit en devoir de démonter les panoplies.

A mesure qu'il détachait de la muraille un des objets dont nous faisons l'énumération un peu plus haut, il l'enveloppait de chiffons et l'assujettissait dans la caisse de manière qu'aucune secousse ne pût détériorer des armes dont quelques-unes étaient remarquables.

L'emballage semblait terminé.

On ne voyait plus que des clous au milieu des panneaux vides.

Claude, voulant s'assurer qu'il n'oubliait rien, jeta sur les cheminées et sur les meubles un coup d'œil investigateur, et passa la revue des tiroirs.

En fouillant ceux d'un petit bureau, il trouva un revolver enfoui pêle-mêle avec des gants faucs.

Il le prit pour l'emmagasiner dans la caisse avec le reste.

Au moment où il allait l'envelopper d'un vieux foulard, quelque chose s'en détacha et tomba sur le parquet avec un petit bruit sec.

L'ex-matelot ; se baissant aussitôt, ramassa un écusson d'argent de la dimension d'une pièce de dix sous.

Cet écusson, muni de deux rivets d'acier, venait de se détacher de la crosse du revolver.

Claude regarda cette crosse.

Un creux de forme ovale pratiqué dans le bois, et d'une profondeur d'un quart de millimètre, indiquait la place que l'écusson avait occupé.

IX

LE REVOLVER.

—Les rivets ne mordaient pas bien, murmura Claude Marteau, et la sécheresse a décollé tout... Je ne suis point fautif... d'ailleurs ce sera tôt réparé...

En s'occupant à replacer les rivets dans leurs trous, l'ex-matelot examina machinalement l'écusson.

Deux lettres s'y trouvaient gravées, un F et un L.

En voyant ces lettres Claude fit un mouvement brusque, étouffa un juron, changea de visage, posa l'arme sur un meuble et tira de sa poche ce gigantesque porte-monnaie dont nous avons eu déjà l'occasion de parler.

Il l'ouvrit, fouilla l'un des compartiments qui renfermaient des objets variés et bizarres, et il exhiba un deuxième écusson d'argent, semblable au premier et portant gravées comme lui les initiales F. L.

Claude les compara l'un à l'autre.

Ils étaient identiques...

—Tonnerre de Brest ! dit-il presque à voix haute en se laissant tomber sur un siège comme un homme dont une émotion trop violente a cassé les jambes Tonnerre de Brest ! est-ce que c'est possible ?... Ces écussons sont aussi pareils que le seraient deux gouttes d'eau, et j'ai trouvé le premier sous la neige, dans le petit canot dont s'était servi l'assassin pendant la nuit où M. Frédéric est tombé sous les balles ! Qu'est-ce que cela signifie ?

Il replaçait les écussons l'un à côté de l'autre et les examinait de nouveau, s'efforçant de douter encore.

Mais comment garder le doute, hélas ! quand l'évidence s'imposait ?

—F. L., continua-t-il en essuyant avec sa manche son front baigné d'une sueur froide. Il n'y a pas à dire, ça signifie Fabrice Leclère ! Ainsi donc je devinais juste et mes pressentiments m'avaient bien servi !... Il y avait un autre assassin ?... Non, pas un autre... un seul... celui auquel appartenait l'arme trouvée sur le lieu du crime et dont l'écusson s'était détaché dans le canot... le pareil de celui-ci enfin... et celui-ci appartient à M. Fabrice Leclère ! pas moyen de le contester... ça saute au yeux... Voilà son chiffre ! et M. Fabrice Leclère, neveu d'un banquier richissime, est l'ami, le futur mari peut-être, de Mademoiselle Paula Baltus ! Ah ! mais ! ça vous glace le sang dans les veines !... Un innocent a payé pour lui, a été jugé à sa place, condamné à sa place, guillotiné à sa place !... Et si, moi, j'avais porté cet écusson aux juges, en disant ce que je savais, j'aurais sauvé peut-être l'innocent !... Tonnerre de Brest ! qu'est-ce que j'ai fait ?... qu'est-ce que j'ai fait ?...

Et Claude Marteau prenait sa tête entre ses mains et se donnait ensuite des coups de poing sur le crâne avec un profond désespoir.

En ce moment il entendit dans la pièce voisine la voix de Laurent.

Il se leva aussitôt, imposa silence à son émotion, glissa dans son porte-monnaie les écussons qu'il tenait encore, et jeta le revolver sur les autres armes.

Laurent entra accompagné d'un voiturier ?

—Est-ce fini ? demanda-t-il à Claude.

—Plus que le couvercle de cette caisse à assujettir, répondit ce dernier en baissant la tête pour cacher son trouble.

—Faites vite et nous filerons.

Claude ajusta le couvercle en un tour de main, le cloua solidement et, cette besogne terminée, put montrer un visage presque calme.

—Vous voyez qu'il y a cinq caisses... dit Laurent au voiturier. Ce n'est ni très lourd ni très encombrant. Combien me demandez-vous pour les conduire à Neuilly dans votre tapisserie ?

—Vingt francs...

—Va pour vingt francs, mais vous nous ramènerez en même temps, mon camarade et moi...

—Je veux bien, à condition que vous payerez une bouteille en arrivant à Neuilly...

—Entendu...

—Alors, chargeons...

La tapisserie attendait dans la rue, devant la porte.

En moins d'un quart d'heure les trois hommes y portèrent les caisses pleines.

Laurent prévint le concierge qu'il fallait mettre un écriteau pour l'appartement, mais qu'il viendrait toutes les semaines voir s'il était arrivé des lettres à l'adresse de M. Fabrice.

Les choses étant ainsi convenues, on partit pour Neuilly.

Par une coïncidence bizarre, mais explicable cependant étant donnés les faits que nos lecteurs connaissent, au moment où Claude Marteau mettait la main sur une preuve irrécusable de la culpabilité de Fabrice Leclère, un jeune homme franchissant le seuil des magasins d'un armurier célèbre de la rue Richelieu.

Ce jeune homme n'était autre que notre ami le docteur Georges Vernier.